

# Les Nouvelles

## de

### L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(Editions F.-X. de Guibert) 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

"Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."  
J. Carmignac

n° 24 - novembre 2004

#### Le mot du Président

1...Mot et remerciements du Président, par Robert Cuny.

2...Compte rendu de l'Ass. générale du 2 oct. 2004, avec ex. tiré de l'exposé de M. Luciani (Lc, 6, 1), par Gilles Pichon.

3..."Ni sandale, ni habit de rechange.." : allusion de Jésus aux Esséniens ? par l'abbé Carmignac.

4...Edit de Nazareth, par Erhard Grzybek, Deuxième partie.

5...Les "Calendriers de Qumrân" à l'appui de la date du 25 décembre, par Françoise Demanche et Bruno Bioul.

7...Les erreurs du roman "Da Vinci Code", par Cecilia Gatto-Trocchi.

9..."Hercule sur le M<sup>st</sup> Eta" : contacts entre cette tragédie et l'Evangile ? par Ilaria Ramelli.

11...Photo du papyrus 4Q321 "Calendriers de Qumrân".

Quand le Cardinal Journet, éminent théologien de l'Eglise, est décédé un peu après Pâques de l'année 1975, le père Georges Cottier, son collaborateur, annonça l'événement dans la revue *Nova et Vetera*. Il terminait son article – et c'est là où je voulais en venir – par la phrase suivante : « Il n'est sans doute pas téméraire de penser que de sa « Patrie de toujours »... il nous tend la main ».

Cette expression m'a beaucoup plu. Et sans doute il n'est pas téméraire non plus de penser que, dans son éternité, l'abbé Carmignac nous tend la main.

Il nous tend la main pour nous guider dans la poursuite de son œuvre en la faisant connaître. Son œuvre c'était la défense de l'historicité et de l'authenticité des Evangiles, à l'étude desquels, principalement des Evangiles synoptiques, il a consacré de nombreuses années d'un travail assidu et minutieux.

J'ai toujours pensé que c'était lui qui avait donné à Françoise Demanche, sa collaboratrice des dernières années, l'inspiration de créer une association destinée, pour ainsi dire, à le continuer, en faisant connaître ses travaux. C'est une vocation, reçue de lui, qui nous a été donnée, confiée. Nous travaillons à cette œuvre, dans la confiance et la fidélité.

#### et les remerciements du Président

Je voudrais aussi saisir l'occasion de cette 6<sup>è</sup> Assemblée générale pour que soient présentés les remerciements de l'Association aux nombreuses personnes qui la soutiennent et l'aident de différentes façons. En effet, l'animation de celle-ci et la publication de son bulletin sont le résultat d'un véritable effort collectif de nombre d'entre vous. Je ne citerai pas de noms pour ne pas gêner la discrétion de certains, ni prendre le risque d'en oublier d'autres. Voici, sans hiérarchie entre les mercis et avec beaucoup d'oublis :

Merci à celui qui célèbre la messe qui nous rassemble avant cette réunion, merci au Père Curé qui nous héberge dans cette  
.../...

Copyright © Association Jean Carmignac, Paris 2004.

Merci à ceux qui nous offrent leurs travaux approfondis pour la publication dans le bulletin, ce qui assure la variété et la solidité de celui-ci ; merci à ceux qui nous aident à traduire, transcrire ou corriger les passages écrits en langues hébraïque, araméenne, grecque ou russe ; merci aussi à ceux grâce auxquels nous pouvons offrir à nos lecteurs l'encart photographique, qui semble très apprécié...

Merci à ceux qui nous font de passionnants exposés lors de nos Assemblées successives, se dérangeant souvent de loin pour cela ; merci aux uns et aux autres de ne pas craindre « l'exégétiquement correct », et de défendre l'historicité et l'authenticité des Evangiles.

Merci à ceux qui permettent à l'association de grandir en la faisant connaître autour d'eux ; merci à ceux qui nous ont offert une émission de radio.

Merci à ceux qui nous envoient livres, journaux, mais aussi d'intéressants enregistrements audio ou vidéo, entre autres les précieuses conférences de l'abbé Carmignac ou toute documentation qui le concerne.

Merci à ceux – plusieurs dizaines - qui envoient chaque année des informations, des commentaires, des suggestions, des encouragements, des félicitations, et même d'utiles critiques...Ou qui nous font le plaisir de nous demander services, avis, renseignements...

Merci à ceux qui font vivre l'association par leur cotisation, merci aux généreux donateurs qui dépassent – parfois de beaucoup ! - le montant demandé, ce qui nous permet d'adresser le bulletin à des personnes dont les finances sont plus limitées.

Merci à ceux qui nous rendent mille services concrets, hébergeant nos réunions, faisant suivre le courrier, mettant leur savoir informatique à la disposition de l'association.

Enfin merci à vous tous qui nous encouragez par votre présence à l'Assemblée annuelle ou par l'envoi de votre pouvoir.

Robert Cuny

## Compte rendu de l'Assemblée générale du 2 octobre 2004

C'est dans la crypte du Rosaire de l'église Saint-Sulpice à Paris que notre sixième assemblée générale s'est tenue le 2 octobre 2004, jour du dix-huitième anniversaire de la mort de l'abbé Jean Carmignac, après une messe à sa mémoire dite au même lieu par l'abbé Jean Molinier.

Etaient présents ou représentés 61 membres de l'association.

Le mot du Président

Nous avons mis en tête de ce numéro des Nouvelles le message de notre président M. Robert Cuny qui nous rappelle au devoir de poursuivre l'œuvre de l'abbé Carmignac, suivi des remerciements adressés à tous ceux qui ont contribué à la vie de l'association ; et vous lirez en page 3 l'appel à l'élargissement du cercle de nos membres qui fut transmis ensuite.

Rapport financier

Le rapport financier fait ressortir un solde positif. La cotisation annuelle reste donc fixée à 15,25 euros (avec des arrangements toujours possibles).

Elections au Conseil d'administration

Sont, élue Melle Cendrier et réélus les deux administrateurs sortants M. Cuny et Mme Ceruti.

Le Conseil, de huit membres, est constitué de la manière suivante : M. Cuny, Mme Ceruti, Melle Cendrier, M. de Guibert, M. Luciani, Mme Olivier, M. Pichon, Mme de Raymond.

Exposé du Professeur Luciani

M. Antoine Luciani, membre de notre conseil d'administration, ancien professeur de grec à la Faculté d'Aix en Provence et ancien assistant du grand helléniste que fut le professeur Edouard Delebecque, nous a parlé de manière très vivante de l'utilité de la philologie grecque pour l'exégèse du Nouveau Testament.

En prenant plusieurs exemples tirés de l'œuvre du professeur Delebecque et portant sur des passages du N.T. où l'embarras des traducteurs se traduit par un manque de clarté, il montra ce que peut apporter la philologie grecque à la traduction des textes. Citons ici, comme seul exemple, l'épisode concernant les moissonneurs de sabbat en St Luc, chapitre 6, verset 1 . Quel peut bien être le sabbat appelé « second premier » et qui laisse perplexes nos traducteurs ? L'explication proposée par le professeur Delebecque s'impose comme une évidence : « Les chiffres en grec

sont notés par des lettres et le nombre ordinal par un petit trait vertical à droite du chiffre, (AI = protoi, premier, puis BI = deuterio, second, etc.). Un copiste a dû lire « deuteroprotoi » ce qui était « BIAI », ce qui signifie « par force ». Jésus, un jour de sabbat, avait dû « par force » traverser des champs de blé pour obéir à la loi rabbinique interdisant de couvrir, un jour de sabbat, une distance supérieure à environ 1000 mètres. ».....

Pour convaincre nos lecteurs de l'intérêt de cette étude, nous nous proposons de donner des extraits de cette conférence dans un prochain numéro des Nouvelles et nous enverrons le texte complet à ceux de nos adhérents qui nous en feront la demande.

Gilles Pichon

---

## Conférence de Cambrai (1986) par l'abbé Carmignac

*Voici la suite des questions posées à l'abbé Carmignac à la fin de sa conférence. Rappelons qu'en 1986 les découvertes relatives au 7Q5 et 7Q4 n'avaient pas été divulguées et étaient inconnues de l'abbé Carmignac. Nous devons la transcription du texte à Monsieur Charles Guillaume, à Mademoiselle Ducatillon et à Madame de Raymond, que nous remercions.*

Comment se fait-il que les Esséniens ne parlent pas de Jésus ?

Parce qu'ils sont antérieurs. Aucun texte trouvé à Qumrân n'est contemporain de Jésus ou postérieur à Jésus.

Il faut poser le problème dans l'autre sens. Comment se fait-il que les Evangiles ne parlent pas des Esséniens ? Remarquons d'abord que nous ne savons pas comment s'appelaient les gens de Qumrân. Aucun de nos documents ne nous donne le nom réel de cette communauté que l'on suppose constituée d'Esséniens. Les Evangiles les désignent peut-être sous le nom d'Hérodiens. Les gens de Qumrân, en effet, étaient favorisés par Hérode pour la raison bien simple qu'ils étaient ennemis des Pharisiens et l'on sait qu'Hérode a passé sa vie à lutter contre les Pharisiens. Il devait donc considérer comme amis les ennemis de ses ennemis. Comme il avait laissé un assez mauvais souvenir, le qualificatif « hérodiens » aurait été appliqué péjorativement aux gens de Qumrân. De plus, dans un certain nombre de passages évangéliques, Jésus semble faire allusion clairement aux Esséniens. Ainsi, il dit à ses apôtres qu'il envoie en mission : « N'emportez avec vous ni sandale de rechange, ni habit de rechange, simplement un bâton » (1). Il y a divergence... Or, nous avons un texte nous disant que les gens de Qumrân n'emportaient ni vêtement de rechange, ni provisions, mais seulement un bâton, et que dans tous les pays où ils allaient, ils étaient reçus par les groupes de leur communauté. Et donc, quand Jésus envoie ses apôtres en mission, il leur dit en somme : comportez-vous comme des Esséniens.

---

(1) En fait, les Synoptiques parlent tous du bâton, mais pas dans le même sens.

C'est en quelque sorte son testament à l'égard de notre association : Louise de Pardieu, peu de temps avant sa mort, nous a demandé de travailler à une plus grande diffusion de notre bulletin. Trésorière de la 1<sup>ère</sup> association Carmignac dès sa création par Melle Demanche, elle suivit celle-ci quand, après avoir été évincée de cette 1<sup>ère</sup> association dans des conditions qu'il n'y a pas lieu de commenter ici, Melle Demanche entreprit de créer une nouvelle association, l'Association Jean Carmignac. A travers le courrier reçu, notre trésorière voyait que le bulletin, fait dans le double respect absolu, d'une part, de la foi de l'abbé Carmignac, d'autre part de sa totale rigueur scientifique, correspondait - même modestement - à une attente. Les remerciements, les encouragements en faisaient foi. Cherchons ensemble comment respecter ce souhait de Melle de Pardieu. N'hésitez pas à nous faire part de vos idées. Nous en reparlerons dans un prochain bulletin

L'Edit de Nazareth

## Deuxième partie

Dans le numéro 22 nous publions la photographie de la pierre portant l'Edit de Nazareth avec la traduction de son texte grec par le Professeur Grzybek ; dans le numéro 23 nous vous avons donné la première partie d'un article « L'Edit de Nazareth et la politique de Néron à l'égard des chrétiens », paru dans *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 120, 1998. Ici nous vous proposons la deuxième partie de cet article du Professeur Grzybek, le numéro 25 vous proposera la troisième partie écrite, elle, par le Professeur Sordi.

La phrase essentielle pour comprendre l'inscription, dont l'équivalent latin se devine aisément « sous » le texte grec, est ainsi traduite par le Professeur Grzybek :

... « contre une telle personne, moi j'ordonne qu'il y ait un procès, comme (on le fait) – pour outrage aux dieux – contre les cultes rendus aux hommes. »

« Sous » le mot ἐν ἑπιπέσει il faut voir le mot latin équivalent *judicium* (ici « procès ») qui ne peut être traduit en français par « jugement » ou « sentence » puisque, à la fin du texte, nous voyons énoncé le verdict à appliquer en cas de viol de sépulture. L'empereur entend donc dire ici qu'il veut qu'une cour de justice juge un tel violateur. La suite immédiate est beaucoup plus délicate à traduire surtout ὁ ἀνὶ ἐαυτοῦ et ἀπὸ αὐτοῦ Ἰερὸν δὲ ἐν ἑπιπέσει. La première expression est la traduction littérale de *de diis*. Puisque, selon la formulation latine habituelle des chefs d'accusation, *de ambitu* signifiait « pour corruption électorale », *de vi*, « pour violence », *de maiestate*, « pour crime de lèse-majesté » etc. , *de diis* signifie clairement « pour outrage aux dieux ». Mais nous n'avons aucun exemple de l'usage de cette expression comme terme juridique à l'époque romaine.

L'auteur cite alors trois procès retentissants, survenus le premier en 186 av. J.-C., les deux autres en 19 de notre ère, tous liés à une affaire ayant un caractère religieux. Le terme de « rite religieux » dans ces trois affaires est largement employé, mais jamais celui de *de diis* parce que les crimes qui y étaient jugés étaient de droit commun et que les dieux romains n'avaient en rien été menacés. D'ailleurs, précise le Professeur Grzybek, Rome était tolérante envers les dieux étrangers, s'ils n'entraient pas en concurrence avec les siens et que leurs adorateurs ne s'adonnaient pas à des actes criminels – ce qui était, pour cette dernière restriction, justement le cas dans nos trois procès. Et en cette occasion les coupables furent sévèrement punis. (Il s'agissait par exemple d'une adepte d'Isis violée dans le temple de cette divinité par un chevalier qui s'était fait passer, avec la complicité rémunérée des prêtres, pour le dieu Anubis.)

Mais avec le christianisme Rome ne se contentera plus de ne punir que la vraie criminalité. Elle ne tolérera pas une croyance aussi différente de la sienne et nous en avons la preuve en particulier dans les écrits de Tertullien. Celui-ci, dans son *Apologeticum*, nous révèle que le chrétien est accusé de tous les crimes, mais spécialement d'être dressé contre les empereurs (*de maiestate*) et contre les dieux nationaux (et il y a tout lieu de croire que ce chef d'accusation se formulait par « *de diis* »). Le Professeur Grzybek appuie toute cette démonstration par de nombreuses citations de Tertullien et d'autres auteurs latins. Or, dit-il, si dans l'inscription de l'Edit de Nazareth, c'est bien la traduction de *de diis* qu'il faut lire, c'est forcément d'une action judiciaire visant les chrétiens qu'il s'agit. En effet ce sont eux qui vont pour la première et unique fois mettre ouvertement en cause les dieux romains.

Quant à l'expression ἀπὸ αὐτοῦ Ἰερὸν δὲ ἐν ἑπιπέσει qui correspond à *in cultus hominum*, « contre les cultes rendus aux hommes », s'il est possible de traduire indifféremment ἐν ἑπιπέσει par « cérémonies religieuses », « rites » ou « cultes » (toutes expressions que l'on retrouve justement dans l'instruction des trois procès examinés plus haut), la question peut être posée de savoir si αὐτοῦ Ἰερὸν δὲ ἐν ἑπιπέσει est un *genitivus objectivus* ou *subjectivus* - dans ce dernier cas il faudrait traduire par « contre les cultes des hommes », c'est-à-dire « rendus par les hommes » - mais comme les cultes ne peuvent être rendus évidemment que par eux, les littératures grecque et latine ne nous offrent pratiquement pas d'exemple de ce genre de génitif après les mots qui signifient « cérémonies religieuses », « rites » ou « cultes », et cette traduction ne peut absolument pas être retenue.

Cette expression « contre les cultes rendus aux hommes », poursuit l'auteur, nous donne la preuve irréfutable, vu le contexte, que l'Empereur visait un groupe religieux qui ne pouvait être que les chrétiens, et non les chrétiens en tant que monothéistes puisque le judaïsme était tout à fait toléré, mais en tant qu'adorateurs d'un Dieu qui s'est fait homme. Ceci était parfaitement contraire à la tournure d'esprit païenne, les longues explications de Tertullien aux païens sur ce sujet en sont la preuve. Au milieu de celles-ci (chap. 21 de l'*Apologeticum*), il rapporte d'ailleurs que les

adeptes du Christ sont connus comme « *hominis cultores* » (« ceux qui rendent un culte à un homme »). Voilà - en plus individuel - l'expression de notre édit !

Celui-ci ne peut être antérieur à la Résurrection du Christ, sinon les docteurs de la loi juifs auraient fait arrêter les disciples pour vol de cadavre en se référant à ce texte, mais nous verrons qu'il doit être daté d'après 62, année où Néron a changé de politique vis à vis des chrétiens.

L' « Edit de Nazareth » nous révèle donc quelle accusation était juridiquement portée contre les chrétiens : *de diis* « outrage aux dieux ». D'habitude les textes apocryphes invoquent l'athéisme, « la doctrine nouvelle des chrétiens » ou même le simple nom de chrétien ( grief qu'on retrouve chez Pline le Jeune). Ce dernier chef d'accusation remonte à l'interdiction initiale d'être chrétien (voir l'article de Madame Sordi qui va suivre), à laquelle nous voyons ici que Néron a ajouté des précisions. Celles-ci vont permettre de condamner les disciples encore vivants qui continuent à témoigner de la Résurrection. Le professeur Grzybek termine en disant que le silence observé par les latins sur tous ces points n'est pas à porter contre l'interprétation faite ici de l'Edit de Nazareth, mais doit être expliqué par le fait que les historiens latins ne s'intéressaient pas à la question chrétienne, comme il est évident. Les historiens modernes l'oublient trop souvent.

Erhard Grzybek

Département des Sciences de l'Antiquité - Université de Genève

## Les Calendriers de Qumrân

*Mademoiselle Demanche avait laissé à l'Association un certain nombre d'articles et de notes qui sont naturellement à la disposition de ceux de nos lecteurs qui voudraient les consulter. Parmi ceux-ci elle attachait une particulière importance à celui qu'elle avait commencé concernant le jour et le mois - 25 décembre - de la naissance de Jésus, date qui serait confirmée par un calendrier retrouvé à Qumrân. Malheureusement le manuscrit très touffu et non terminé semblait très difficile à publier, n'étant encore qu'un brouillon, avec beaucoup de chiffres, et des transcriptions de l'hébreu. Nous étions donc fort embarrassés pour honorer la mémoire de l'auteur et accomplir son souhait de nous voir terminer son article. Mais voici qu'un fait inattendu nous permet de réparer cette situation...*

*Commençons par citer Mademoiselle Demanche - en rappelant que quelques exégètes avertis ont trouvé bon d'avancer péremptoirement qu'à Qumrân aucun calendrier n'avait été retrouvé... Vous trouverez le plus notable de ceux-ci (le 4Q321) en page 11(Droits Réservés) grâce à l'envoi de Monsieur Bioul que nous remercions.*

« Les documents relatifs au calendrier trouvés à Qumrân ne peuvent se comparer avec nos actuels calendriers. Ils ont à l'évidence un but en rapport avec le culte rendu au temple par les prêtres aux époques ou aux jours les plus solennels de l'année liturgique. Il y a de simples énumérations de mois selon leur nombre ordinal. Certains autres sont des répertoires de Sabbats et des "saisons saintes" dans lesquels tous les sabbats de l'année sont signalés, avec les fêtes bibliques - Parmi eux le 4Q326 et 327 parlent aussi de fêtes spécifiquement Qumrâniennes qui n'ont pas de base biblique.

D'autres sont des tables des tours de garde des prêtres au Temple, en accord avec la liste postexilique des noms des 24 familles de prêtres citées en Chr 24 - 7 à 19.

D'autres sont la liste (*mischmarot*) des gardes au commencement de chaque mois et de chaque année sur un cycle de 6 ans consécutifs.

On y trouve aussi des tables de concordance des dates spécifiques de l'année solaire et de l'année lunaire. Dans ce type de calendrier sont aussi notés les noms des gardes sacerdotales selon leur semaine. Ainsi sur ces répertoires trois phénomènes sont alignés: le calendrier solaire, le calendrier lunaire et la liste des gardes sacerdotales dans la succession de leur service.

Le 4Q321 est un document composite dans lequel deux dates spécifiques de chaque mois lunaire sont coordonnées avec deux dates du calendrier solaire, sur un cycle de six ans consécutifs. En même temps ces jours sont aussi reliés aux listes des services de garde sacerdotale."

*Ailleurs elle écrit : « On a retrouvé dans les manuscrits de Qumrân un nombre surprenant de documents relatifs au calendrier. Il est à remarquer que la plupart sont en relation avec les dates*

des fêtes bibliques prescrites dans le livre des Nombres. Ils nous ont apporté des renseignements sur l'organisation du calendrier à cette époque.

La querelle du calendrier était un des thèmes aigus de désaccord chez les Juifs du second Temple. Alors que les Pharisiens avaient adopté le calendrier lunaire, Qumrân restait fidèle au calendrier solaire, composé de 364 jours, répartis eux-mêmes en 52 semaines pleines. »

*Or, nous recevons de Monsieur Bruno Bioul, qui est, rappelons-le, historien et archéologue, chargé d'enseignement à l'Université de Bourgogne, une lettre - dont est extrait le passage suivant - qui confirme ce que Mademoiselle Demanche commençait à démontrer :*

«Je voulais vous entretenir d'une découverte révélée au public en novembre 1999 dans un numéro de *Holy Land* par le spécialiste israélien Shemaryahu Talmon\*. Cette découverte, qui n'est pas toute récente, n'a – à mon avis – pas reçu toute la reconnaissance qu'elle méritait parce que, justement, elle confirme l'historicité des Evangiles.

Rappelons d'abord deux points largement reçus . D'une part, selon l'exégèse contemporaine, les récits de l'enfance de saint Matthieu et de saint Luc sont des écrits tardifs rajoutés au corpus des textes évangéliques, voire même de pures fictions, des légendes sans aucun fondement historique...D'autre part, selon l'opinion la plus courante, le 25 décembre, date de la Noël, est la christianisation de la fête romaine de *Sol Invictus*, le Soleil invaincu, qui célébrait le solstice d'hiver.

Et voici qu'un fragment de manuscrit de la grotte 4 de Qumrân (le 4Q320-330, et en particulier le 4Q321) vient remettre en question cette dernière interprétation. Et, par contrecoup, remet en question aussi la première de ces deux idées reçues, et fait scintiller de l'éclat de la vérité historique certaines précisions données dans les Evangiles de l'Enfance.

On sait par le *Premier livre des Chroniques* (24, 1-28) que les prêtres à qui incombait le service du Temple étaient répartis en 24 classes sacerdotales qui oeuvraient à tour de rôle deux fois par an pour une durée d'une semaine chaque fois. D'autre part saint Luc (1, 5) nous apprend que Zacharie, le père de Jean-Baptiste, était un prêtre de la classe d'Abia, et qu'un ange lui apparut alors qu'il officiait dans le Temple pour lui annoncer que sa femme était enceinte. Le fragment de Qumrân est justement un calendrier des services du Temple, qui spécifie, pour chaque semaine de l'année, la classe sacerdotale qui doit officier dans le temple. C'est ainsi que l'on sait que la classe de Zacharie prenait son service dans la première année du cycle de six ans, le troisième mois (*siwan*), dans la semaine du 8 au 14, et le huitième mois de l'année (*heshwan*), dans la semaine du 24 au 30.

Cette dernière date correspond à la fin de notre mois de septembre (notons que le calendrier byzantin fête la conception de Jean-Baptiste le 23 septembre justement) : saint Jean-Baptiste serait donc né 9 mois plus tard, c'est-à-dire vers le 24 juin, qui est précisément la fête de saint Jean.

Or, comme le même Luc nous précise que l'Annonciation a eu lieu six mois après la conception de saint Jean (Lc 1, 26), Jésus serait né 6 mois après Jean-Baptiste, donc vers le 25 décembre. CQFD.

Ainsi, à nouveau, les manuscrits de Qumrân viennent apporter une preuve indiscutable de l'historicité des Evangiles en accréditant la date du 25 décembre (l'année est toujours discutée) pour la naissance du Christ.

Décidément, Qumrân nous réserve encore de belles surprises !

Bruno Bioul

*Terminons par ces deux points que Mademoiselle Demanche pensait développer elle-même dans sa conclusion : « Rendre grâce pour cette preuve, non cherchée, mais donnée par le jeu des découvertes archéologiques et des recherches historiques menées par des savants non-chrétiens de l'Université hébraïque de Jérusalem – qu'on ne peut accuser de partialité. Ne pas mépriser les anciennes traditions liturgiques malmenées par la méthode historico-critique. »*

\* Talmon, Shemaryahu and Israel Knohl. "A Calendrical Scroll from a Qumran Cave; "Mishmarot" Ba, 4Q321" dans *Pomegranates and Golden Bells : Studies in Biblical, Jewish, and Near Eastern Ritual, Law, and Literature in Honor of Jacob Milgrom*, eds. David P. Wright, David Noel Freedman, and Avi Hurvitz, 267-301. Winona Lake, Ind.: Eisenbrauns, 1995.

Les erreurs du roman " Da Vinci Code "

*Le Professeur Cecilia Gatto-Trocchi enseigne l'anthropologie culturelle à l'Université La Sapienza et à l'Université pontificale Urbaniana à Rome. Elle a écrit beaucoup de livres sur l'histoire des religions, la pensée symbolique, l'ésotérisme, etc., et comme elle est aussi fréquemment consultée lors d'émissions de télévision, c'est une personnalité très connue en Italie. Nous sommes heureux de publier son article pour répondre à la demande de plusieurs adhérents scandalisés par le roman de Dan Brown. Et doublement heureux, car elle a pu se remettre d'un grave accident de santé. Nous avons prié pour elle à la messe de notre assemblée générale du 2 octobre, elle en a été profondément touchée.*

Un Roman, "Da Vinci Code", récemment publié dans de nombreux pays, à grands renforts de publicité, voit l'auteur s'abriter derrière l'excuse d'un récit imaginaire pour présenter une image très négative de l'Eglise Catholique et de l'Opus Dei, et des faits historiques délibérément faussés.

Peter Millar, dans la revue américaine *Catholic News Service* du 21 juin 2003, affirmait : "Ce livre est, sans aucun doute, l'exemple de « roman de gare », (pulp fiction), le plus stupide, inexact, peu informé, stéréotypé, incohérent et démagogue que j'aie jamais lu. Il est déjà malheureux que Brown importune le lecteur avec des références "New Age" mais, en plus, il le fait mal ».

*Da Vinci Code* commence avec l'homicide macabre du conservateur du Louvre à l'intérieur même du musée. Le crime compromet le héros Robert Langdon, un sportif professeur de symbolique arrivant de Harvard, et la petite fille de la victime, Sophie Neveu, cryptographe aux cheveux roux. Avec l'historien millionnaire boiteux Leigh Teabing, ils s'enfuient de Paris à Londres avec très peu d'avance sur la police et sur un « moine » fou et albinos de l'Opus Dei, répondant au nom de Silas, qui ne s'arrêtera devant rien pour les empêcher de trouver le « Graal ».

Dan Brown affirme en fait que le Saint Graal était en réalité Marie Madeleine : son utérus était la coupe qui, portant son fils, contenait le sang de Jésus Christ... !

Au cours des siècles, les gardiens du Graal auraient veillé sur la descendance réelle (et continue) du Christ et sur les restes de Marie Madeleine, et non sur un récipient matériel. C'est pourquoi Brown soutient que « la quête du Graal est [...] la recherche du lieu où s'agenouiller devant les os de Marie-Madeleine », une conclusion qui aurait certainement surpris Sir Galahad et les autres chevaliers du Graal qui croyaient chercher le calice de la dernière Cène.

Joseph R. Thomas écrit dans le *Chicago Sun Times* du 6 juin 2003 : « *Da Vinci Code* » est un roman extrêmement long et exagéré... Il déforme l'histoire de l'Eglise sous un déguisement moderne de l'antique hérésie arienne, en mêlant des morceaux de faits historiques et pseudo-historiques : Brown mélange des faits réels avec des spéculations et des fantaisies de manière telle que l'ensemble acquiert facilement l'aura de l'historicité. Chez un écrivain, c'est une aptitude de grande valeur. Mais, comme toutes les aptitudes, elle peut être utilisée de façon déshonnête. Dans 'Da Vinci Code', elle l'est pour mettre en doute les fondements de la foi chrétienne et attaquer l'Eglise au moyen d'un genre – celui du roman – dans lequel personne ne s'attend généralement à trouver des arguments se camouflant en vérités historiques. »

Aux Etats Unis, intellectuels et savants se sont révoltés contre un tel roman : Thomas Roeser écrit dans le *New York Daily News* du 27 septembre 2003 : « Dans notre société « politiquement correcte », une déclaration raciste, antisémite, homophobe ou misogyne peut disqualifier un auteur pour longtemps. Mais il n'en est pas de même pour les insultes au Christ et à ses disciples. Paradoxalement : écrire un gros livre sur une « conspiration catholique », plein de faussetés, garanti d'abondants bénéfices et la célébrité.

Le roman mélange réalité et fiction, et sous une forme romancée lance des attaques sans fondement contre le catholicisme. La soi-disant analyse de Brown puise aux sources du féminisme extrémiste, et des conjectures excentriques se mêlent à des faits et à des recherches mal faites. Ce roman relève d'un genre stéréotypé et haineux, exhibant un catholicisme scélérat. Haine du catholicisme qui imprègne tout le livre, mais les pires invectives s'adressant à l'Opus Dei. »

Le roman de Dan Brown fait partie de la culture maçonnique qui depuis la fin du dix-neuvième siècle a répandu des mensonges sur les Templiers, les cathares et le Graal. Personne n'a en tête les textes du douzième-treizième siècle qui traitent de la « *Matière de Bretagne* », c'est-à-dire l'histoire du Graal. Parcourons-la à nouveau rapidement.

Le premier auteur qui parle du Graal est Chrétien de Troyes dans « *Le conte du Graal* » qui date de 1190. Perceval veut devenir chevalier. Sacré tel par le roi Arthur, il trouve un château mystérieux où il assiste à une procession où sont exposées une coupe et une lance. Le roi du château est malade. Perceval rencontre un ermite qui l'instruit et parle du Graal comme d'une nourriture spirituelle - mais il n'est jamais décrit -. Le poème est inachevé.

En 1205 Von Eschenbach compose *Parzival* en dialecte haut allemand, ample poème lyrique qui a inspiré Wagner. Le Graal est une pierre apportée sur terre par les anges fidèles : elle est gardée par les chevaliers du Temple. Sur elle apparaissent les noms des élus. En 1206 paraît *Peredur*, petit poème en langue galloise, qui

fait partie des *Mabinogion* et s'inspire de Chrétien de Troyes. Dans ce petit poème, le Graal est une tête coupée portée sur un plat. Entre temps Robert de Boron avait identifié le Graal avec le calice de la dernière Cène et avec la coupe dans laquelle Joseph d'Arimathie avait recueilli le sang du Christ. Le Graal est salut, union avec Dieu mais aussi un grand secret.

A partir de 1210 nous avons une série de « continuateurs » de Chrétien de Troyes comme Manessier qui raconte la conquête du Graal, le calice qui guérit, nourrit, sauve. Quand Perceval meurt, le Graal s'envole au ciel.

En 1210 paraît *Perlesvaus*, un poème de 3000 vers dans lequel on raconte que des terres sont ravagées, arides, privées d'eau. Le Graal est dans le château du roi Pêcheur. Perlesvaus, Lancelot et Gauvain le voient quand ils assistent à une procession avec le calice et la lance qui ruisselle de sang. Gauvain voit un enfant et un crucifix (Les textes se trouvent dans *La Leggenda del Santo Graal*, traduits - du gallois ou du français d'oïl - en italien et présentés par G. Agrati et M. L. Magini, Ed, Mondadori, Milan, 1998).

A partir de 1215 -1235 nous avons d'autres gestes et histoires du Graal (presque 60.000 vers) de différents poètes anonymes : *Lancelot - Graal*, *L'estoire du Saint Graal* (où apparaît pour la première fois Galaad), *La quête du saint Graal* avec l'apothéose de Galaad qui est l'unique à conquérir la coupe.

Voilà les données historiques. Rien n'est antérieur à 1190. Mais depuis la fin du dix-neuvième siècle d'innombrables interprétations apocryphes provenant de la franc-maçonnerie ésotérique ont déformé le sens original du Graal.

Le roman de Brown s'inspire aussi bien de textes d'écrivains maçonniques que d'élucubrations féministes. Les écrits maçonniques sont *The Templar revelation : Secret Guardians of the True Identity of Christ* (« La Révélation des Templiers : Les Gardiens secrets de la véritable identité du Christ ») de Lynn Picknett et Clive Prince ; *Holy Blood Holy Grail* de Michael Baigent, Richard Leigh et Henry Lincoln ; tandis que la culture féministe extrémiste a produit *The Goddess in the Gospels, A Quest for the Sacred Feminine in Christianity* (« La Déesse dans les Evangiles. La Revendication du Sacré Féminin dans le Christianisme ») et *The Woman With the Alabaster Jar : Mary Magdalen and the Holy Grail* (« La Femme à la Jarre d'Albâtre : Marie-Madeleine et le Saint Graal »), tous deux de Margaret Starbird (Les livres de Mme Starbird, qui se dit catholique, ont été publiés par Matthew Fox's outfit, Bear & Co.). Une autre influence, mais de second rang, est *The Woman's Encyclopedia of Myths and Secrets* ("L'Encyclopédie des Mythes et des secrets") de Barbara Walker.

Au centre du roman se trouve ce que Brown considère comme la plus grande conjuration des deux derniers millénaires. Sur le fond, la possibilité qu'il y ait aux racines de la religion chrétienne une erreur historique et la volonté de l'Eglise catholique de cacher un lien matrimonial entre Jésus et Marie Madeleine.

Comme l'affirme Celia McGee dans *le New York Times* du 4 septembre 2003 : « Les livres dont Brown s'inspire ont été discrédités par la majorité des chercheurs sérieux, et ses erreurs grossières ne peuvent surprendre que le lecteur peu instruit ». Et elle ajoute : « S'il vous plaît, que quelqu'un fournisse à cet homme et à ses éditeurs des leçons élémentaires d'histoire du christianisme et une carte de géographie. » !!

Cecilia Gatto-Trocchi

*Nous signalons à nos lecteurs un livre qui vient tout à fait à son heure en ces temps de film et de débats sur la Passion de Notre Seigneur : "La Passion de Jésus, de Gethsémani au Sépulcre" Reconstitution médicale de la mort du Christ à partir des dernières recherches sur le Suaire d'Oviedo, le Linceul de Turin et les grandes reliques de la Passion , du Docteur Jean-Maurice Clercq ; Editions F.-X. de Guibert, Paris mars 2004 (269 pages, 22 euros).*

*L'étude pluridisciplinaire historique, scientifique et médicale, dont ce livre esquisse la synthèse, permet de reconstituer le parcours de souffrances physiques et morales de Jésus, de Gethsémani au Sépulcre.*

*Une découverte qui va clore les calomnies :*

le Pape Clément V protégeait les Templiers ! (à suivre dans le n° 25...)

## La tragédie de Sénèque *Hercules Oetaeus* et ses contacts possibles avec le début du Christianisme.

*Qui a dit que nous n'avions pas - ou presque pas - de témoignage païen ancien sur les Evangiles ? Encore une idée reçue que les travaux scientifiques récents mettent à mal, comme le montre par exemple cet article du Professeur Ilaria Ramelli que nous vous proposons.*

La tragédie latine intitulée *Hercules Oetaeus* (*Hercule sur le Mont Eta*) nous est parvenue dans le corpus des œuvres de Sénèque, même si, aujourd'hui, la plupart des critiques la considèrent comme probablement inauthentique et due à un émule de Sénèque, d'école philosophique manifestement stoïcienne. La datation se place, selon toute probabilité, entre les dernières années de la vie de Sénèque (à l'époque de la fin du règne de Néron, c'est-à-dire dans les années soixante du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.), et le début du II<sup>ème</sup> siècle.

Déjà il y a plus de cent ans, des chercheurs de langue allemande avaient remarqué que l'*Hercules Oetaeus* semble esquisser le personnage et le mythe d'Hercule sur l'Eta en s'appuyant sur les caractères attribués au héros dans la réflexion philosophique stoïco-cynique (celle-ci est indubitablement bien connue de l'auteur et même exagérément forcée), mais aussi en faisant des allusions à Jésus-Christ. Et ceci précisément dans les endroits où l'auteur de notre tragédie s'éloigne de ses modèles littéraires et mythologiques<sup>1</sup>.

Je me contenterai de rappeler ici quelques éléments de la tragédie où la ressemblance éventuelle avec le contenu de l'Evangile saute aux yeux. Dans l'*Oetaeus* l'auteur insiste sur le lien entre Hercule et Jupiter, son divin « *pater* », contrairement à ce qui se passe dans *Les Trachiniennes* de Sophocle, qui constitue le modèle grec par excellence de cette tragédie latine : dans les longs monologues d'Hercule, les invocations adressées au « *pater* »<sup>2</sup> sont fréquentes. Il s'agit d'une appellation qui, à l'inverse de ce qui se trouve dans l'*Hercules Furens* (*Hercule Furieux*) de Sénèque - autre modèle de notre tragédie - devient pratiquement la seule au cours de la pièce, de préférence à d'autres comme « *genitor* » ou « *sator* ». Le héros dès le début, sur les lieux de sa « passion », exprime sa crainte et sa douleur pour l'abandon présumé de son père céleste (vv. 1234; 1246-48), et est trahi intentionnellement – ce qui n'est pas le cas dans *Les Trachiniennes* – par Déjanire, (vv. 1271, 1352-53, 1423, 1468), qui se suicide ensuite (v. 1458).

Un élément qui, d'ailleurs, a attiré depuis longtemps l'attention des critiques est la phrase « *peractum est* » (« *est accompli* »), répétée deux fois, à propos de la vie et du destin d'Hercule (vv. 1340; 1472). Mais d'autres éléments aussi sont frappants : les ténèbres et le tremblement de terre au moment de la mort du héros (vv. 1102-15, 1132-35, 1149-50), la présence de la mère sur les lieux de la « passion » du fils et la description de cette même « passion » comme glorieuse, avec la transfiguration du visage du héros (v. 1726). De plus, Hercule, désormais près de mourir, prie ainsi son père céleste : « *spiritum admitte hunc, praecor, in astra* » (« *accueille, je te prie, cet esprit dans les étoiles* »), (vv. 1703-1704).

Contrairement à la tradition mythologique antérieure, dans l'*Oetaeus* il ne s'agit pas pour lui d'une mort apparente, fait démontré par la vaine recherche des os du héros, mais bien d'une mort réelle : le poète insiste beaucoup sur ce point ; la mère d'Hercule, Alcmène a vu en effet brûler son fils et tient dans ses bras les quelques cendres qui en restent, en considérant avec affliction comment la prestance physique imposante d'Hercule s'est réduite à bien peu de chose.

Des parallélismes étroits et bien visibles avec la scène de l'Evangile de saint Jean où Marie-Madeleine se trouve devant Jésus ressuscité, semblent se présenter ensuite dans l'*Oetaeus* aux vers 1940 et suivants. Alcmène, après la mort de son fils, entend la voix de celui-ci qui lui demande pourquoi elle pleure et qui lui révèle qu'il est vivant et qu'il a gagné le royaume du ciel, pour avoir vaincu la mort une seconde fois – la première fois il l'avait fait en « ressuscitant » Alceste, un épisode qui se trouve déjà dans la tradition antérieure du personnage d'Hercule et que les Chrétiens ont interprété en le considérant comme « *praeparatio evangelica* » (« *préparation à l'Evangile* ») : d'ailleurs, le personnage d'Hercule en général, et celui d'Hercule sur le Mont Eta en particulier, ont pu être envisagés dans cette optique<sup>3</sup> -. Eh bien Alcmène, sur ces paroles de son fils demeure tout d'abord incrédule (v. 1979 : « *miseram mentem incredulam est* » « *Mon pauvre esprit est incrédule* »), et tente de retenir Hercule qui le lui interdit ; puis se met à croire, en passant de l'incrédulité à la foi grâce à l'apparition d'Hercule, vraiment mort et monté au ciel (vv. 1979-1981) : « *miseram mentem incredulam est / – es numen et te mundus aeternum tenet: / credo triumphis* » « *Mon pauvre esprit est incrédule / - tu es un dieu maintenant, et le ciel te contient pour l'éternité / Je*

*crois à ton triomphe.*» De là naît la mission, dont se charge Alcmène, d'annoncer l'événement : *“regna Thebarum petam, novumque templis additum numen canam”* « J'atteindrai le royaume de Thèbes et je chanterai la nouvelle divinité qui s'est ajoutée aux temples » (vv. 1981-82). Ce qui présente certes des analogies avec les récits évangéliques, mais qui, de plus, rappelle la formule de l'acceptation d'un nouveau dieu au *panthéon romain*.<sup>4</sup>

Finalement, dans le chœur concluant la tragédie, Hercule est présenté dorénavant directement comme un dieu qui partage les pouvoirs de son père : *“fortius ipso genitore tuo / fulmina mitte”* « lance les éclairs avec plus de force que ton père » (v. 1996). Ceci se comprend d'une part à la lumière de l'insistance, presque exclusive dans la tragédie, sur le jumelage Hercule-Jupiter *pater* où le héros semble assumer les pouvoirs de son père, et s'insère par ailleurs dans le cadre d'une théologie qui tendait à concevoir Jupiter comme la divinité suprême de qui les autres dieux n'auraient été que des manifestations partielles. Dans le *De Beneficiis* de Sénèque aussi, IV 7-8, Jupiter est « *Hercules* » puisque « sa force invincible, s'étant épuisée dans ses œuvres, retournera au feu primordial ».<sup>5</sup> Le véritable Sénèque considère la mort d'Hercule sur l'Eta comme l'élément qui identifie Hercule lui-même avec son Père Jupiter.

L'auteur en effet, s'il n'est pas Sénèque, est un imitateur stoïcien qui pourrait aussi connaître les comptes-rendus évangéliques relatifs à la Passion, à la mort et à la Résurrection du Christ, et spécialement la tradition de saint Jean. C'est ce que semblent indiquer surtout l'expression « *peractum est* », la présence de la mère sur les lieux de la Passion du fils et la rencontre d'une femme après la résurrection. Il s'agit d'une série d'éléments qui, même s'ils ne peuvent pas, en sens absolu, être considérés comme probants, induisent cependant au moins à réfléchir sur la possibilité d'une modification du mythe d'Héraclès à la lumière des récits chrétiens : une intervention littéraire et culturelle qui, à mon avis, n'est pas impossible et qui ne devrait pas être exclue a priori.

Ilaria Ramelli,  
Université Catholique du Sacré Cœur. Milan

<sup>1</sup> I. Ramelli, *La chiesa di Roma e la cultura pagana : echi cristiani nell ' Hercules Œtaeus ? (L'Eglise de Rome et la culture païenne : échos chrétiens dans l'Hercules Œtaeus ?)*, "Rivista di storia della Chiesa in Italia" 52 (1998), pp. 11-31, avec la bibliographie des hypothèses précédentes et un nouvel examen du texte et de ses sources ; du même auteur : *L' Hercules Œtaeus e la conoscenza del Cristianesimo da parte degli Stoici romani del I secolo, (Hercule sur le Mont Eta et la connaissance du Christianisme par les Stoïciens romains du Ier siècle)* "Stylos" 8 (1999), pp. 7-16.

<sup>2</sup> Vv. 7, 1137, 1149, 1234, 1290, 1304, 1434, 1441, 1696, 1707, 1710, 1726.

<sup>3</sup> Documentation dans mon ouvrage déjà cité *La Chiesa di Roma*. Hercule se prêtait sur de nombreux aspects à être rapproché de Jésus : en tant que conçu d'une femme par la divinité suprême, sauveur du monde qui vainc le mal et la mort, souffrant sur l'Eta et exalté auprès de son père céleste, puis chef du cosmos après son ascension au ciel et modèle de sagesse suprême.

<sup>4</sup> Faire entrer Jésus Christ au *panthéon romain* était dans les intentions de Tibère selon Tertullien (*Apol.* 5,2) et de Sévère Alexandre selon la *Historia Augusta (Vita Alex.* 43, 6-7).

<sup>5</sup> Nous lisons en effet dans IV 8, 1 : *Herculem, quia vis eis invincta sit quandoque lassata fuerit operibus editis, in ignem recessura*. Cfr. C; Torre, Cornuto, *Seneca, i poeti e gli dèi, (Cornutus, Sénèque, les poètes et les dieux)* in *Gli Annei. Una famiglia nella storia e nella cultura di Roma imperiale, (Les Annœi. Une famille dans l'histoire et la culture de la Rome impériale)* *Atti del Convegno Internazionale, Milano-Pavia, 2-6 maggio 2000, (Actes du Congrès International, Milan-Pavie, 2-6 mai 2000)* a. c. di I. Gualandri-G. Mazzoli, Como 2003, pp. 167-184.

---

*Nous rappelons que la cotisation à notre association reste fixée au niveau modique de 15,25 euros, 7 euros en cas de nécessité. Merci aux généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur. Envoyez votre chèque postal ou bancaire, rédigé au nom de « Association Jean Carmignac », à l'adresse de notre siège social : Association Jean Carmignac (Editions F.-X. de Guibert), 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris. Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Cristine Cendrier : le transfert sera fait.*

